

XYZ. La revue de la nouvelle

Nécrologie d'Ernesto Esteban

Michel Dufour



Numéro 142, été 2020

Fleurs bleues : avec ou sans épines

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93236ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dufour, M. (2020). Nécrologie d'Ernesto Esteban. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (142), 24–28.

Nécrologie d'Ernesto Esteban

Michel Dufour

FILS DE RÉFUGIÉS ayant fui la dictature militaire du général Augusto Pinochet dans les années soixante-dix, Ernesto Esteban arrive au pays à l'âge de neuf ans. Il grandit au cœur d'un quartier populaire de la capitale, connaît une enfance et une adolescence marquées par le désir de s'intégrer pleinement à la terre d'accueil dont il apprend sans difficulté la langue, celle-là même qui deviendra par la suite son premier outil de création. Au terme de brillantes études universitaires en littérature et en communication, il entre au ministère de la Culture, supervise le programme de bourses et subventions aux écrivains, ce qui lui permet de se familiariser avec le milieu littéraire, jusqu'à son départ volontaire motivé par la possibilité de vivre de sa plume.

Dès ses débuts, Ernesto Esteban s'impose comme un conteur hors pair doublé d'un styliste acharné. Pour créer des histoires pleines d'émotion et d'humanité, il joue avec les codes, bouscule les conventions, manie intelligemment l'ironie. Perfectionniste, il soupèse le choix des mots, peaufine la syntaxe, n'hésite jamais à réécrire. Si par malheur un lecteur impertinent lui signale la présence d'une vilaine coquille, il plonge dans un grand accablement, certain d'avoir failli. « Comment a-t-elle pu m'échapper ? » se demande-t-il. Assumant toute la responsabilité, il passe des semaines à s'en remettre, des mois à s'absoudre. En plus d'exploiter à fond ses thèmes de prédilection, l'amour, le mensonge, les tabous, l'injustice sous toutes ses formes, matière fictionnelle d'une inépuisable richesse, il éprouve une immense empathie, une infinie tendresse pour les personnages mis au ban d'une société hypocrite et mesquine. N'a-t-il pas tendance à écrire un peu toujours le même livre ? Loin de s'en formaliser, il affirme qu'il s'agit là d'un gage d'authenticité et de cohérence chez tout écrivain pris au piège de ses

Il laisse en héritage une œuvre remarquable. On se souviendra que son premier roman, *Des fleurs bleues pour Adriana*, vendu à des milliers d'exemplaires, sans compter les éditions en format poche et les nombreuses traductions, lui avait valu les éloges mérités de la critique, un succès populaire immédiat et plusieurs distinctions ici comme ailleurs. Cette histoire retrace le parcours de Carlos et d'Adriana. Après qu'ils ont longtemps partagé le même bonheur contre vents et marées, Carlos, incapable d'assister au rapide déclin neurocognitif d'Adriana, décide de mettre un terme aux souffrances de sa bien-aimée. Son geste provoquera l'indignation et la colère des ultratraditionalistes du pays, qui le lui feront chèrement payer. Abordant la délicate question du meurtre par compassion, le livre, ainsi que la magnifique adaptation du grand cinéaste espagnol Ramón Fernández, Palme d'or à Cannes et finaliste pour l'Oscar du meilleur film en langue étrangère, a bouleversé la planète. La scène du condamné qui déclare son amour à la femme qu'il a tuée, alors que les bourreaux le mènent à l'échafaud, demeure sans conteste un morceau d'anthologie.

Fort de sa lancée fulgurante, Ernesto Esteban vit une première période faste caractérisée par plusieurs publications et une reconnaissance chaque fois renouvelée. Puis, sans raison, il se heurte à un vide artistique, panne d'inspiration majeure qui l'entraîne pendant quelques années dans une profonde remise en question. D'ailleurs, il en conservera des séquelles psychologiques importantes, notamment des crises de panique nourries par une sourde anxiété. Par la suite, il reprend goût à l'écriture, obtient du financement, nous recontacte, mais les œuvres parues durant cette nouvelle période passent inaperçues. « On dirait que je suis devenu un produit périmé », constate-t-il. Fouetté par ce silence qu'il juge odieux, il imagine un coup de force, nous prie de publier son prochain roman sous le pseudonyme de Gabriel Vincent, en hommage à ses idoles García Márquez et Van Gogh, misant le tout pour le tout, convaincu que sa véritable identité est moribonde et que jamais plus on ne fera écho 25

à son travail s'il garde son nom. Selon lui, le milieu a bien changé : éditeurs, critiques, libraires sont désormais friands de nouveaux et jeunes talents à qui on donne, outre de prestigieux prix littéraires, le plus de couverture médiatique possible, ne laissant aux autres que des miettes. « Pourquoi ne pas prétendre être l'un de ces joyeux néophytes ? » Ne désire-t-il pas aussi se refaire une sorte de virginité aux yeux de l'institution ? Quoique en désaccord avec son point de vue sur le milieu, il nous semble opportun de relever ce défi stimulant. Nous rédigeons une biographie crédible, organisons une campagne de publicité sans pareille, communiquons avec des chroniqueurs influents sur les plateformes autant numériques que traditionnelles. Toutefois, prétextant qu'il préfère rester incognito, nous nous abstenons de fournir une fausse photo officielle de Gabriel Vincent par crainte d'impliquer quelqu'un d'autre dans notre stratagème. Ainsi investissons-nous temps et argent pour que l'auteur en qui nous croyons retrouve ses lettres de noblesse et soit traité avec équité, quitte à rétablir la vérité plus tard.

Suspicieuse, flairant la supercherie, la presse se drape dans son mutisme. Inutile de préciser que l'auteur le prend mal. Nous avons beau lui dire que nous acceptons tous les torts, lui répéter de ne pas se faire de bile, il déclare, amèrement déçu : « L'indifférence, c'est l'inexistence. » Empruntés au narrateur de son troisième roman, qui raconte le drame d'un peintre homosexuel avant-gardiste incompris de son époque, ces propos fatalistes, joints à des courriels criants de désespoir, témoignent des plus sombres états d'âme d'Ernesto Esteban.

Ses récentes nouvelles, que nous comptons publier l'an prochain, ponctuées d'images funestes d'une beauté quasi baudelairienne, nous apparaissent aujourd'hui annonciatrices de sa fin tragique. Après avoir reçu un diagnostic de démence précoce, tourmenté par sa propre déchéance, n'apercevant devant lui qu'une nuit ténébreuse s'étirant jusqu'à sa perte, il traversait une période de dépression. Malgré le soutien indéfectible de sa fidèle épouse et de leurs deux filles, Maria et

étage de sa tour d'habitation. L'enquête en cours devrait facilement conclure au suicide. Quant à la thèse de l'homicide, elle a été d'emblée écartée. Qui donc voudrait assassiner un écrivain injustement oublié ?

« Elle avait tant aimé les myosotis qu'elle exigea que son corps en fût couvert à l'heure de sa mort. » Au premier coup d'œil, cette phrase, trouvée sur l'écran de son ordinateur, comme une ultime pensée, ressemble à l'incipit d'un roman ou d'une nouvelle. Ne pourrait-on pas y voir une allusion au personnage d'Adriana, pour qui Ernesto Esteban a toujours éprouvé une affection particulière, et à leur maladie commune ?

Une vigile se tiendra sur le lieu du drame mardi prochain dès dix-neuf heures. Accompagnés d'un quatuor à cordes, des artistes liront des extraits de son œuvre, entonneront des chants de circonstance, tandis que des enfants dessineront des myosotis. La ministre de la Culture étant en déplacement professionnel, le député de la région viendra souligner la contribution singulière de l'écrivain au monde des lettres. Le lendemain, les funérailles seront célébrées en privé. Ce jour-là, les parlementaires suspendront leurs travaux pour observer une minute de silence.

Le Regroupement des auteurs et des autrices, en collaboration avec le Syndicat des fonctionnaires, rendra hommage au disparu dans le prochain numéro de son bulletin mensuel. De même, revues, magazines et blogues littéraires feront en sorte de garder son souvenir à jamais vivant.

Très actifs sur les réseaux sociaux, d'ignobles ignares à la langue venimeuse prétendent qu'Ernesto Esteban, qu'ils n'ont fort probablement jamais lu, n'a d'abord été qu'un minable gratte-papier, puis un écrivillon à succès des plus opportunistes subventionné à même les taxes des pauvres contribuables, ce qui, toujours selon eux, constitue un crime terrible, bref une espèce d'auteur de seconde zone dont les histoires éculées baignent dans un sentimentalisme larvoyant. Si nous reprenons à contrecœur de telles allégations, c'est avant tout pour les dénoncer vertement et avertir

ces charognards du Web que nous ne négligerons aucun moyen pour empêcher que soit de nouveau calomniée la mémoire d'un si grand homme. Par ailleurs, nous tenons à remercier sincèrement les gens qui ont défendu sa réputation et exprimé à son égard leur profonde admiration.

Nous aimerions enfin profiter de l'occasion pour annoncer en grande primeur la publication à l'automne, dans notre nouvelle collection « Jeunes Prodiges », du premier roman de Maria Esteban, une œuvre troublante, touchante, dédiée à son père, coup de cœur des libraires assuré. Plus de détails à venir sur Facebook, Twitter et Instagram.